



SCHELLING: LE CONFLIT DES INTERPRÉTATIONS

Author(s): Xavier Tilliette

Reviewed work(s):

Source: *Les Études philosophiques*, No. 2, SCHELLING (AVRIL-JUIN 1974), pp. 211-220

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20846614>

Accessed: 16/11/2011 04:36

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Les Études philosophiques*.

<http://www.jstor.org>

SCHELLING : LE CONFLIT DES INTERPRÉTATIONS ⁽¹⁾

Schelling, de son vivant, n'a guère été gâté par la critique. Il bénéficie aujourd'hui, à la veille du bicentenaire de sa naissance, d'une audience favorable et d'un regain d'intérêt. Mais il s'en faut qu'il soit l'objet d'un jugement unanime. On s'efforce dans cette étude, qui s'appuie sur une recherche détaillée (Schelling. Une philosophie en devenir, 2 vol., 1970), de faire le point des interprétations. Elles divergent surtout sur la signification et la portée de la dernière philosophie avec sa dissociation insolite d'une philosophie négative et d'une philosophie positive. On examine ici le litige qui oppose Walter Schulz et Horst Fuhrmans, en essayant de ne pas se laisser enfermer dans le dilemme des priorités : ou bien philosophie positive, ou bien philosophie rationnelle. Des solutions plus souples s'offrent à quiconque suit attentivement le développement, genèse des pensées et devenir des Œuvres. La philosophie de Schelling est une lente sédimentation, elle cumule mais aussi elle récapitule ses moments.

During his lifetime Schelling was hardly pampered by the critics. Now, on the eve of the bi-centennial of his birth, he has the benefit of a favorable audience and a renewal of interest. But he is far from being the object of unanimous judgments. In this study, which is based on a piece of detailed research (Schelling. A Philosophy in Evolution, 2 vol., 1970) an effort is made to clarify the different interpretations. They diverge especially with respect to the meaning and scope of the later philosophy, with its peculiar dissociation of a negative and a positive philosophy. Here the difference of opinion that opposes Walter Schulz and Horst Fuhrmans is examined and an effort is made to avoid the dilemma of priorities : either positive philosophy or rational philosophy. More flexible solutions are open to whoever follows attentively the development, the genesis of thoughts and the evolution of the works. Schelling's philosophy is like a long process of sedimentation : it accumulates while recapitulating its stages.

La date de 1954 offre un jalon commode pour repérer l'essor d'une nouvelle interprétation de Schelling. A Ragaz, en effet, lors de la célébration du centenaire de la mort, dans l'affrontement courtois des discussions — dominées par la haute et un peu encombrante silhouette de Jaspers, qui jouait avec conviction le rôle de l'avocat du diable —, il devint évident que les historiens ne voulaient plus d'un Schelling pour ainsi dire tronqué et morcelé (2). Par là l'intérêt se déplaçait de la période des débuts (*Philosophie de la Nature*) et de la période médiane (*Recherches sur la liberté humaine, Ages du monde*), qui jusqu'alors avaient

(1) La substance et souvent les termes de cette étude sont empruntés à une conférence prononcée à l'Université de Genève le 7 juin 1972.

(2) V. le volume 14 (1954) des *Studia Philosophica* qui contient les actes du congrès tenu à Bad Ragaz du 22 au 25 septembre 1954.

accaparé l'attention, à la dernière philosophie tout entière posthume. Le litige encore ouvert qui divise Walter Schulz et Horst Fuhrmans ne tient pas tellement à ce que l'un privilégie l'œuvre ultime et l'autre l'époque précédente : il vient du souci de Schulz de valoriser la dernière philosophie pour elle-même et de cadrer sur elle en perspective tout le développement (1), tandis que Fuhrmans la reconduit, comme avaient fait Tillich, Heidegger et beaucoup d'autres moins illustres, dans le sillage des *Âges du monde* (2).

Examen préférentiel de la dernière philosophie insuffisamment explorée et, par voie de conséquence, révision de l'image accréditée du philosophe, tels sont donc les aspects les plus notables du procès actuel de l'interprétation. Si bien qu'après un siècle F. W. J. Schelling a émergé de la situation inconfortable où l'avaient laissé, devant la postérité, sa rude passe d'armes victorieuse avec Fichte et sa longue bataille d'arrière-garde contre Hegel. Car deux stéréotypes ont été sérieusement ébranlés : le Protée, avec ses variantes plus polémiques du lierre parasite et de la peau de serpent, et la trilogie « dynastique » Fichte-Schelling-Hegel, courante encore dans les manuels, où Schelling comparait à deux reprises en posture d'infériorité, d'abord pour ravir la couronne au héros de l'Idéalisme, ensuite pour tenter de la reprendre à l'usurpateur ! Son propre règne, d'ailleurs contesté, sur la philosophie allemande, un peu plus d'un lustre (1801-1807), n'aura été en somme qu'un interrègne. Or ce schéma n'est pas à l'abri des objections. Il a le tort d'annuler sans broncher toute la seconde carrière de Schelling et, de même, soit dit en passant, il commet une injustice à l'égard de Fichte, lequel a porté la *Wissenschaftslehre* à une distance où n'atteint plus la critique monotone de Schelling et de Hegel dénonçant l'étroitesse unilatérale d'une philosophie crispée sur la réflexion subjective.

Certes, il ne faudrait pas tomber dans l'erreur symétrique de rabaisser Hegel pour avantager ses rivaux, mais la représentation classique de Fichte et de Schelling comme de simples étapes et échelons vers l'idéalisme absolu, représentation à laquelle Richard Kroner a prêté une sorte de prestigieuse cohérence (3), ne peut plus avoir cours sans une importante mise au point. Non seulement Fichte, comme nous venons de l'écrire, ne se réduit pas à la *Reflexionsphilosophie*, mais surtout Schelling, pour sa part, a élaboré et enseigné une « philosophie positive » par laquelle il s'efforce de résoudre les apories du système de l'identité et de faire pièce à Hegel triomphant. Dans l'ultime avatar de la *Spätphilosophie*, la philosophie positive — Mythologie et Révélation — est flanquée d'une philosophie négative ou rationnelle, restée inachevée. Cette philosophie négative, fantôme et revenant de la première période, est censée

(1) Walter SCHULZ, *Die Vollendung des deutschen Idealismus in der Spätphilosophie Schellings*, Stuttgart, Kohlhammer, 1955.

(2) Horst FUHRMANS, *Schellings Philosophie der Weltalter*, Düsseldorf, L. Schwann, 1954.

(3) Dans *Von Kant bis Hegel*.

tenir la place de héraut et de pédagogue par rapport à la philosophie positive.

C'eût été justice de prendre Schelling au mot, de tenir compte de ses propos le concernant, et de voir s'il avait ajusté son faire à ses dires. La fatalité a voulu que les luttes partisans, qu'il avait contribué à attiser, se poursuivissent au-dessus de sa tombe. Vivant il avait eu des ennemis acharnés à côté d'admirateurs enthousiastes, l'amour et la haine, et l'on songe au distique magnétique de Goëthe, n'ont pas manqué au « plus grand penseur de l'Allemagne ». C'est que sa personnalité puissante est un aimant; et son caractère incommode, voire rébarbatif, explique, tout autant que sa doctrine, qu'il soit un signe de contradiction. Mort, il a continué, dans une moindre mesure, à susciter les passions. Partisans et adversaires ont campé sur leurs positions pendant plus d'un siècle. Comme il n'avait laissé à personne d'autre le soin de faire son apologie, ses disciples, qui vont se raréfiant, renvoient l'écho. Quant aux ennemis, ayant cessé de lancer l'injure — charlatan, Cagliostro, Judas, supermage —, ils s'en prennent à l'œuvre, à ses vantardises, à ses incohérences, à ses larcins et à ses mystifications. A ce jeu de massacre s'emploie non seulement le contingent habituel des médiocres et des sots (Paulus, Salat, Kapp, Reichlin-Meldegg), mais des écrivains aussi peu négligeables que Feuerbach, Marx, Engels, Ruge, Heine.

La situation posthume de Schelling n'a guère favorisé une confrontation objective. Si âpre avait été la lutte que, même arraché à l'injustice des pamphlétaires, il n'a pas retrouvé une audience pacifique. Où les défenseurs abondent, les détracteurs surabondent. En réalité il subit comme Hegel l'éclipse de l'Idéalisme. Mais il ne tire pas un bénéfice très apparent de la progressive réhabilitation du rival, devenue éclatante au lendemain de la première guerre mondiale. Il a fallu attendre le milieu de ce siècle, malgré certains efforts de G. Dekker, H. Zeltner et H. Fuhrmans, pour que l'intervention retentissante du professeur de Tübingen, Walter Schulz, donne du duel théorique Schelling-Hegel une version propice au premier nommé. Celui-ci, en effet, selon Schulz, se hisse dans sa dernière philosophie à la hauteur de Hegel. Il s'agit d'une véritable rencontre au sommet, où il en va du problème de la Raison et de l'Absolu, et non pas d'une opposition banale entre un rationalisme absolu et une quelconque philosophie du sentiment, ou de la volonté, ou de l'existence empirique non médiatisée — inférieure par principe. En ce sens Schelling se tient plus haut que ses successeurs, et Marx, Kierkegaard, Nietzsche, Heidegger, gravitent encore dans l'orbite qu'il a tracée.

L'essai de Schulz, contribution la plus marquante des années 50, a l'intérêt de récupérer la « philosophie négative », sur les feuillets de laquelle Schelling est mort, philosophie laissée pour compte par la quasi-totalité des historiens. Egalement il tord le cou à la légende tenace du Protée insaisissable, du penseur invertébré, du Frégoli philosophique.

Elle était cependant l'hypothèse de départ de nombreux interprètes de jadis : en fonction de leur inclination ils cherchaient soit à décomposer en variations successives le mouvement de la pensée schellingienne, soit à discerner un ou plusieurs fils directeurs de ses métamorphoses. On disait sans hésitation *les* philosophies de Schelling, et c'est même le titre que Jean Wahl proposait à un candidat en quête de thèse et encore mal informé. Cela il y a une quinzaine d'années, tant le slogan du Protée a la vie dure.

L'addition d'une philosophie négative à la philosophie positive, et le remaniement qui en résulte pour la philosophie en général et sa figure systématique, n'étaient alors que l'ultime transformation d'une pensée en devenir. Là contre, dans son ouvrage péremptoire, Schulz prétend établir que la dichotomie philosophique est le point d'aboutissement d'une longue évolution linéaire et même rectiligne, abandonnant en route maintes solutions avortées — un itinéraire soumis à l'impulsion et guidé par l'injonction d'un seul problème. Schelling a travaillé quarante ans avant de trouver, la scission thématique des deux philosophies est une espèce d'eureka. Elle exprime ou plutôt elle explicite la solution du problème idéaliste de la raison, qui n'a cessé de tourmenter notre philosophe — l'interrogation de la raison sur elle-même, la question du fondement. Il va sans dire que ce problème de l'automédiation de la raison n'est pas formulé en ces termes par Schelling, il est inféré par le critique à partir de l'énigmatique solution, et celle-ci a elle-même besoin d'une clef explicative. En effet, la séparation (des deux philosophies) signifie que la raison philosophique se sait toujours antécédée, anticipée, qu'elle se raccorde à l'Autre d'elle-même — on notera la tonalité hégélienne de l'expression —, qu'on l'appelle Dieu, l'Absolu, l'Univers, le Moi..., que par conséquent elle doit s'éclairer à la lueur des mythes et des religions, qui retracent son histoire transcendante ou immémoriale. Par là, poursuit W. Schulz, Schelling boucle le cercle de la philosophie occidentale, il achève et dépasse l'idéalisme en le restreignant du dedans, force et faiblesse, puissance impuissante. C'est dire que cette interprétation est solidaire d'une vue plus générale, *geistesgeschichtlich* : il n'y a pas d'interprétation interne (*Binneinterpretation*). C'est un malentendu de voir en Schelling le chef de file de la pseudo-postérité de l'« idéalisme tardif », cela contre Kurt Leese (1) et surtout Fuhrmans ; mais, répétons-le, il annonce et il délimite à l'avance le cours de la philosophie européenne : les postidéalistes, et nous avec eux, circulons dans l'aire balisée par la problématique qu'il a instaurée.

La thèse de Schulz a amorcé une reprise des études sur la dernière philosophie. Maint ouvrage, qui ne la vaut pas, s'inspire d'elle, par exemple Klaus Hemmerle (2). Néanmoins Horst Fuhrmans, mis sur la

(1) *Philosophie und Theologie im Spätidealismus*, Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1929.

(2) *Gott und das Denken nach Schellings Spätphilosophie*, Freiburg, Herder, 1968.

sellette comme représentant de la *Forschung* traditionnelle, ne s'est pas avoué vaincu et il prépare interminablement une réplique. Rappelons brièvement son point de vue : la grande, l'authentique découverte de la dernière philosophie, mûrie pendant les années de silence public qui ont suivi le trépas de Caroline, c'est la philosophie positive, d'une positivité emphatique, c'est-à-dire un grand empirisme ou un empirisme supérieur, une philosophie de l'histoire, de la réalité et de la liberté, selon des modalités qui restent à préciser, car les mots sont grandioses, mais qui sont toutes attenantes à la religion (l'Histoire est la vaste fresque de l'Histoire du salut, la réalité est le monde dans le surgissement de l'Acte créateur, la liberté est la liberté de la création divine). Bref cette philosophie positive, objet de l'enseignement de Munich, est conçue comme une riposte à la philosophie logique « négative » de Hegel, qui « moule sans farine » — où l'épithète *négative* a un indice nettement péjoratif. Plus tard seulement, sous la pression des polémiques et du défi des hégéliens à sa capacité systématique, Schelling s'est dans une certaine mesure rétracté, il a désavoué l'interprétation de Julius Stahl, et il s'est mis en devoir de replâtrer sa « philosophie antérieure », qu'il a rebaptisée négative, cette fois sans nuance de reproche, ou purement rationnelle. Mais cette réfection, outre qu'elle n'est pas parvenue à un résultat cohérent, compromet ou défigure l'intention de la dernière philosophie. Elle n'a qu'une motivation polémique. Mais en claironnant sa philosophie positive comme la réponse et le pendant au système de l'identité, Schelling a pris la tête des *Spätidealisten*, des idéalistes tardifs (Weisse, Fichte junior, Chalybäus, Wirth, Ulrici), qui ont essayé de réformer le système hégélien en le réconciliant avec la doctrine de la création libre et de la contingence historique — bien que Schelling lui-même ait qualifié de grotesque une telle tentative, qu'il appelle *mountarde après dîner* (1). Quoi qu'il en soit, Fuhrmans, parce qu'il minimise la cassure, affecte d'ignorer que la dualité philosophique est plus et autre chose que le double mouvement, logique et réel, que l'on constate chez Weiss, mais aussi chez d'autres qui sont les contemporains de Schelling, ainsi Krause, Solger et même Schleiermacher.

W. Schulz a donc eu le mérite de mettre le doigt et l'accent sur un problème d'interprétation plus ou moins escamoté par ses devanciers. Chose curieuse, des lecteurs exigeants comme J. E. Erdmann n'avaient pas, semble-t-il, considéré la bipartition philosophique comme une difficulté majeure, sans doute parce que la conviction et la morgue de Schelling à Berlin l'avaient rendue presque plausible. Est-ce à dire que nous nous rallions à la solution de Schulz ? Nous l'avons amplement discutée dans notre ouvrage (2). Elle implique le présupposé historiquement

(1) SCHELLING, *Sämtliche Werke*, éd. M. Schröter, VI. *Ergänzungsband*, p. 91.

(2) *Schelling. Une philosophie en devenir*, t. 2, Paris, Vrin, 1970. Notamment p. 67-77.

improbable que Schelling a révisé intégralement et mis à jour sa publication avant de disparaître. Deuxièmement, elle applique à Schelling des mesures — par exemple l'automédiation de la raison, la *Fortbestimmung* hégélienne — qui lui sont étrangères. Enfin, pour rétablir l'indispensable unité de la philosophie, elle confère la priorité à la philosophie rationnelle, ce qui contrevient aux déclarations expresses de Schelling.

L'interprétation schellingienne actuelle s'est réglée dans son ensemble sur le conflit de Schulz et de Fuhrmans. Il a stimulé les nouveaux travaux, certains médiocres (Volkman-Schluck, Hans Czuma), d'autres notables, comme ceux d'A. Bausola, de Christoph Wild, de Harald Holz, et surtout du théologien Walter Kasper, qui a évalué favorablement le dessein théologique positif du vieux Schelling, tout en faisant la part d'une spéculation quelquefois téméraire, dans la christologie et l'ecclésiologie (1). Personnellement, intrigué par la présentation de la dualité philosophique — indépendance et corrélation de deux philosophies constituées —, nous nous sommes attaché d'abord à la composition matérielle de la dernière philosophie — *Philosophie de la Mythologie*, *Philosophie de la Révélation*, *Philosophie rationnelle*, respectivement munies d'introductions —, c'est-à-dire à la coexistence apparemment sans trouble de morceaux anciens (des années 20 et même avant) et de rédactions récentes (fin du séjour munichois et Berlin), ce qui revient à dégager des éléments résistants et des morceaux friables, des parties fixes et des joints mobiles. Malgré le dicton évangélique que Baader a malicieusement évoqué pour caractériser l'entreprise, les pièces neuves n'ont pas nui au vieil habit qui est demeuré intact. C'est cette permanence d'une étoffe filée plusieurs fois et striée de coutures qui nous a sollicité. Il fallait rendre compte, avec plus d'obstination peut-être que les prédécesseurs, du mélange de progression et de stabilité. Schelling en personne fournit à ce sujet des explications prolixes et, plus précieux, des schèmes de lecture, qu'il importe de passer au crible. Assez vite on s'aperçoit que les idées maîtresses de la philosophie positive, et également de considérables fragments rédigés, ont perdu indéfiniment. Cette constatation est corroborée de plus en plus par la prospection des cahiers de cours (*Nachschriften*, *Kolleghefte*), dont il existe toute une collection (2). Plutôt qu'une confection ou, comme disent les adversaires, un rapiéçage, la dernière philosophie est un palimpseste, et souvent une patiente exploration du texte y discerne plusieurs couches. Nous ne revenons pas pour autant à l'opinion de Fuhrmans, théoriquement mal assurée. L'ultime péripétie, quoique en partie manquée, n'est pas l'œuvre du déclin, ni non plus un épisode dû aux circonstances. Certes, Fuhrmans a démontré le caractère second, *rapporé*, de la dichotomie philosophique, laquelle repasse

(1) Walter KASPER, *Das Absolute in der Geschichte. Philosophie und Theologie der Geschichte in der Spätphilosophie Schellings*, Mainz, Matthias-Grünwald Verlag, 1965.

(2) Nombreux renseignements dans Luigi PAREYSON, *Federico Guglielmo Giuseppe Schelling*, Milano, Marzorati, 1972, p. 41-45.

sur un pointillé, car l'opposition du négatif et du positif est une constante de Schelling. Si bien que la refonte tardive pose plus de questions qu'elle n'en résout. Cela même mérite que l'on s'y attaque; et à défaut de trouver une solution parfaitement adéquate, on peut au moins indiquer comment la philosophie de la Nature et de l'Identité est habilement transplantée. En outre on peut conjecturer une évolution à l'intérieur de l'organisation systématique. A l'analyse il apparaît que l'accent se dirige vers la philosophie rationnelle et que la philosophie positive tend à se spécialiser plus franchement en philosophie de la religion. Les positions se renversent, ou peu s'en faut. Mais ce n'est qu'une conjecture, et elle a besoin d'être étayée. En tout cas, la physionomie finale du système en partie double interdit que l'on fasse de Schelling, immédiatement, un précurseur de l'existentialisme. Kierkegaard, auditeur capricieux du premier cours de Berlin (hiver 1841-1842), ne s'y est d'ailleurs pas trompé.

Nous venons d'envisager, en commençant par la fin, les problèmes de lecture qui aimantent les interprètes. Plutôt que de nous tourner vers une postérité clairsemée ou infidèle, nous préférons remonter le temps de Schelling. En effet, si riches de substance que soient certaines œuvres connues, comme ces *Recherches sur la liberté humaine* dont Heidegger vient de livrer le commentaire magistral et piétinant, si captivante que soit la thématique relancée d'un écrit au suivant — Jean-François Marquet en a fait la brillante démonstration (1) —, c'est cependant le *développement*, l'évolution, qui signale la grande attraction de l'étude de Schelling : un devenir, l'histoire d'un esprit, une biographie intellectuelle.

Or la dernière philosophie au sens large, formée de cours thésaurisés et patinés, nous invite à retrouver le diachronique sous le durable, le mouvant sous l'immobilité, le jaillissement sous des dehors figés. Le problème herméneutique est exactement inverse pour la période de productivité intense que le philosophe vieillissant a englobé sous la rubrique de « philosophie précédente ». Ici l'hétérogène se cherche et l'homogène s'enfuit, la succession l'emporte sur la simultanéité. Ce contraste des deux époques correspond à la mutation de tempérament souvent observée chez notre auteur, et attribuée assez imprudemment à la disparition de la *Dilecta*.

Ceux qui en furent les témoins ne se sont pas offusqués de ces cadences rapides et de cette variété de production. Pour ne pas citer un mot archiconnu de Hegel, voici l'avis analogue d'un ami fidèle entre tous, Henrik Steffens : « Avec Schelling, écrit-il à Schleiermacher le 15 octobre 1817, c'est quelque chose de spécial, nous l'avons vu grandir, se développer, et il a fallu que le public partageât chaque étape de son développement. Moins les choses étaient mûres, ajoute Steffens en

(1) Dans son ouvrage *Liberté et Existence. Essai sur la formation de la pensée de Schelling*, Paris, Gallimard, 1973.

s'humiliant de manière ambiguë, plus elles semblaient exercer sur moi une violence. »

Développement, et non pas versatilité, voilà le sésame. Mais ce n'est pas la même chose d'en définir les phases de l'extérieur, au risque de manquer le *geistiges Band*, et de montrer ce qui se développe et comment. Longtemps la *Forschung* a été obsédée par le problème de la « périodisation », que W. Schulz a écarté de son champ de perspective. En réalité la périodisation, appliquée à Schelling par Eduard von Hartmann et les historiens (Windelband, Kuno Fischer, Heimsoeth, Nicolai Hartmann), consistait avant tout à différencier, à accentuer les césures. On découpait une succession, on disposait des relais. Les monographies portant sur une période déterminée se situaient dans un environnement, elles étaient rétrospectives et prospectives. On procédait en somme à une dissection. Mais lorsque la différence et le progrès sont poussés jusqu'à l'infinitésimal, comme dans le livre perçant de Wilhelm Metzger (1), alors le diagramme épouse une courbe, les ruptures s'assouplissent, l'extérieur se retourne en intérieur. Car enfin il faut trouver une raison des changements, une unité. Tout découpage suppose une arrière-pensée. Mais plus d'une fois on s'est facilité la tâche en décrétant que l'on avait affaire à un auteur capricieux, mû par des motivations extrinsèques (la vanité, l'envie, la polémique) et incurablement influençable : les idées des autres le fascinent, il s'en empare avec un cynisme qui révoltait Friedrich Schlegel; il est esclave de ses lectures anciennes et modernes, et l'on jalonnait des noms de ses mentors successifs les stations de son itinéraire.

Nous caricaturons, est-il besoin de le dire ? Et, s'il en était ainsi, il n'y aurait rien à tirer de ces explications superficielles. Assurément l'œuvre s'engendre et se relance à partir de la facticité, des hasards, des rencontres, des lectures, des polémiques, de l'air du temps, de l'enseignement — mais bien plus sous la pression immanente et persistante des problèmes, l'urgence des interrogations, en vertu d'une nécessité interne et d'un débat avec soi-même, et continuellement sollicitée par une vision systématique et une visée d'ensemble. Le désir de paraître, le succès, l'infatuation, le toupet... ne sont que des bavures, finalement insignifiantes, en face d'une exigence qui est obligatoirement l'authenticité même.

Toutefois nous corrigerions ce point de vue en stipulant qu'il n'est pas indispensable, parce que ce n'est pas possible, de se déprendre tout à fait de l'image du penseur impulsif et dilettante, virtuose de l'art combinatoire. Mais l'établissement des sources proprement dites est bien plus important que le relevé des influences toutes précaires et « atmosphériques » à l'exception d'Aristote. Car les apports multiples de la culture,

(1) *Die Epochen der Schellingschen Philosophie von 1795 bis 1802. Ein problemgeschichtlicher Versuch*, Heidelberg, Carl Winter, 1911.

auxquels Schelling a puisé, occidentale et orientale — comme nombre de ses contemporains, il était de ces esprits « que l'Orient lointain teignait de vagues flammes » —, sont assimilés, repétris dans le mouvement impétueux et avide, puis dans la rumination d'une pensée qui cherche sa vérité. Il n'est pas utile ici de dresser la liste des sources incontestables. Où la *Forschung* fait fausse route, c'est lorsque, pour mettre en relief une empreinte négligée, comme le néo-platonisme, selon H. Holz, elle destitue des égides avérées, comme Böhme et Oetinger. On doit accomplir l'un et ne pas omettre l'autre. Mais en ce domaine la prudence s'impose, et l'édition critique qui commence n'aura pas la besogne aisée.

Revenons à la tâche interprétative. Nous visions la raison du changement, ce qui équivaut à ordonner le développement, à définir son sens. Depuis que les historiens de Schelling ont cessé de s'entretuer, des chercheurs valeureux, comme Otto Braun, Manfred Schoter, Paul Tillich, ont essayé d'y voir clair. Deux schématismes principaux servaient alors à la *Forschung* : problèmes et solutions, forme et contenu. Selon que l'index de stabilité se portait sur l'un ou l'autre élément de ces couples, et parfois les deux schématismes se croisaient, on obtenait diverses figures de développement. Toutefois ce procédé d'investigation, utile pour le critique en train de s'orienter, est à la longue assez artificiel et décevant. Fuhrmans, qui penche pour la persistance des problèmes et des formes, la mutation affectant donc les solutions et les contenus, préfère pour son compte une méthode descriptive et narrative. Mais le caractère factice des distinctions qui s'accumulent, entre autres, dans le beau livre hétéroclite de Susanna Drago del Boca (1) ne dispense pas de cerner la ou les mutations qui rendent si séduisantes pour le critique la pensée ininterrompue, l'œuvre sans répit de F.W.J. Schelling. A cette fin peut jouer le privilège de « prophète du passé », et une démarche régressive paraît prometteuse. Mais ce serait une tentation, et une illusion, de restituer à un passé aboli des projets, des prémonitions, des pressentiments, là où il n'y a en réalité qu'attente, besogne et interrogation. Inversement, quand on se replace dans l'œuvre en devenir, dans sa genèse tâtonnante, on ne saurait pour autant ignorer sa téléologie effective. De sorte que tout dépend du poste d'observation, par conséquent aussi d'un choix, d'une visée hypothétique. Ce n'est pas uniquement le philosophe d'après Fichte, le critique aussi est guidé « par des sentiments obscurs ».

La résurgence du dernier Schelling ne s'est pas produite au détriment du premier; d'excellentes prestations, comme celle de Dieter Jähnig (2), l'attestent. En revanche le poste d'aiguillage si longtemps occupé et privilégié, les *Recherches sur la liberté humaine*, s'il n'est pas déserté, est cependant à la baisse et, pour le moment, il est peu probable

(1) *La filosofia di Schelling*, Firenze, Sansoni, 1943.

(2) *Schelling. Die Kunst in der Philosophie*, 2 Bde, Pfullingen, Neske, 1966, 1969.

que le tardif regain de Heidegger redore son lustre perdu. De la période médiane de la production schellingienne ce sont les *Âges du monde* avec leurs brouillons miraculeusement sauvés qui émergent à la lumière, grâce à Fuhrmans, Habermas, Wieland (1). Ils sont, comme les *Recherches*, un ouvrage de transition et, mieux qu'elles, le chaînon manquant de la première à la dernière philosophie. Mais leur valeur tient surtout à la profondeur des analyses anthropologiques et au pathétique des visions.

En définitive, l'interprète de Schelling est enclin à délaisser tout observatoire et tout centre de référence, et à suivre la marche et la démarche d'un esprit en quête active, plus prévoyant et moins oublieux qu'on ne l'a dit : la relation à Fichte et la dualité philosophique naturelle - philosophie transcendante, le passage du système de l'Identité ou de l'Unitotalité à la liberté humaine finie (des rêveries du repos aux rêveries de la volonté), enfin la mise en chantier et l'arrêt des *Weltalter*. Nous nous sommes naguère efforcé de donner à cette ligne saccadée un tracé rigoureux.

« Compagnon exaltant » pour G. Marcel, décevant pour H. Knittemeyer, Schelling est exaltant et décevant pour la même raison, parce qu'il nous refuse ce *finis quaerendi et inveniendi* dont il a parlé. La désillusion se mesure à la stimulation, la satisfaction à l'ombre du regret. Toutefois une conclusion antithétique à la Jaspers (grandeur et fatalité, raison et gnose) n'est pas de mise. Un grand écrivain, *a fortiori* un grand philosophe, s'accroît de la réflexion, et non de l'humeur, de ses interprètes, qui prolongent sa vie pensante. Attentifs à le déchiffrer, appliqués à suivre et à poursuivre ses pas, pris « dans l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits », sans eux il ne serait qu'un nom affaibli dans la mémoire des hommes. Et si elle dépend de leurs efforts, la survie jadis incertaine ou difficile de Schelling s'impose désormais pour de bon.

Xavier TILLIETTE.

(1) Jürgen HABERMAS, *Das Absolute und die Geschichte im Denken Schellings*, Bonn, Bouvier, 1954; Wolfgang WIELAND, *Schellings Lehre von der Zeit*, Heidelberg, Carl Winter, 1956.